Pour non-liseurs

Yvon Rivard

Volume 22, numéro 6 (132), novembre–décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rivard, Y. (1980). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 22(6), 76–78.

Pour non-liseurs

YVON RIVARD

J'ai longtemps souffert du complexe des non-liseurs qui s'encombrent l'esprit de tout ce qu'ils n'ont pas lu. J'ai entrepris, au cours des derniers mois, une thérapie infaillible inspirée du principe de l'immersion en vertu duquel les absents cessent d'avoir raison lorsque vous les recevez en plein jour au lieu de les courtiser dans les ténèbres de votre imagination. (O combien de femmes, d'araignées, de chefs-d'œuvre...). Autrement dit, ne plus lire est une action que facilite grandement la lecture. Je n'aurai donc pas complètement perdu mon temps à apprendre que l'oisiveté est souvent un raccourci et que liseur est un diminutif de lecteur. A tous ceux qui chaque année se croient toujours en retard de quelques cinquante livres, je conseille fortement les titres suivants qui d'ailleurs me semblent, d'une façon ou d'une autre, issus d'esprits-liseurs.

Pietro Citati : *le Printemps de Chosroès* (Seuil). Ce mauvais guide bleu de la Perse ne serait, à en croire l'auteur et l'éditeur, rien d'autre qu'un roman. Ah ! Vous ne saviez pas que le roman avait assimilé peu à peu tous les genres littéraires, qu'un auteur n'avait plus à dissimuler ses sources puisque « la littérature n'a jamais été autre chose que cela : une broderie sur une broderie existante ». Vous n'aviez vu que des cartes postales et des fiches de lecture, vous savez maintenant qu'il y a autre chose qui, hélas, vous est encore invisible. L'auteur s'impatiente et vous rappelle qu'il faut s'essuyer les pieds avant de fouler ce tapis brodé d'émeraudes qu'on appelait « le printemps de Chosroès » et qui ressemble à s'y méprendre à une vulgaire moquette usée par des touristes qui préfèrent encore s'en remettre à Hachette et à Michelin du soin d'organiser leur voyage. À moins que le Goncourt bientôt ne décerne aussi les fourchettes et les étoiles.

*

John Updike : *le Putsch* (Gallimard). Personne n'est à l'abri de ces romans de fin de soirée dont la principale qualité tient à la paresse qui vous cloue sur votre fauteuil. L'érotisme n'y tourne jamais à la pornographie (tout dictateur intelligent sait se retirer avant de déchoir), les personnages réfléchissent à votre place (autant de réponses que de questions), vous traversez le désert en Mercedes et en chameau (l'Afrique comme si vous y étiez). L'auteur adore les belles choses mais ne craint pas la laideur, il est allé à l'école mais regrette l'instinct, il dévore le *New-Yorker* et méprise les MacDonald. Bref, c'est quelqu'un de bien élevé : lorsqu'il enfonce une porte, elle est déjà ouverte. Son roman colle à la vie, du moins telle qu'il la définit : « La vie est pareille à une tragédie trop longue à laquelle nous assistons patiemment en proie au vague souvenir d'en avoir déjà lu le compte rendu critique. »

*

Jacques Teboul : *Cours, Hölderlin* (Seuil). Si j'avais le goût ou le génie de la théorie, je parlerais peut-être ici de *textualité*, que je présenterais comme la cadette de la littérature textuelle (née, comme tout le monde le sait, d'une fiction bègue et d'une critique exhibitionniste : est-ce suffisamment subtil pour être in-

telligent ?) et que je définirais ainsi : l'art de croquer une grande œuvre jusqu'à ce qu'elle ressemble à la petite qu'elle a inspirée. La thèse de Teboul : Hölderlin n'était pas fou, il lisait Freud et *Tel Quel*, faisait du jogging et se masturbait en attendant que Teboul le délivre du silence dans lequel il s'était réfugié. La textualité serait donc à la littérature ce que le valet de chambre est au grand homme : le trou bouché d'une serrure.

*

Rachid Boudjedra : *les 1001 années de la nostalgie* (Denoël). La littérature est une étrange vente aux enchères où la meilleure offre est toujours la première. Je ne crois pas que les lecteurs de *Cent ans de solitude* se laissent avoir par le simple décuplement des colombes que Marquez a déjà tirées de son chapeau. La magie s'enseigne peut-être, mais elle ne s'apprend pas.

*

Anthony Burgess : *Ce sacré Hemingway* (Faillard). Le titre déjà ressemble à l'une de ces poignées de main perfides qui vous donnent l'envie de tuer. C'est pourquoi Burgess, homme avisé, s'est d'abord assuré qu'Hemingway était bel et bien mort. Quant à la critique littéraire qu'il pratique, elle ressemble assez à celle de *Télex Arts*.

*

Borges : *Rose et bleu* (Ed. de la Différence). Cher maître, si l'univers est une bibliothèque, ne croyez-vous pas qu'il faille brûler périodiquement quelques livres, histoire de vérifier la mémoire dont on les tire ? Et peut-être même votre dernier qui, justement, n'est ni meilleur ni pire que les précédents ? Bien sûr, chaque victime aurait droit à une fiche.